

6

Referências bibliográficas

- ÄCKER, T. **The Baroque Vortex**. New York: Peter Lang Publishing, 2000.
- ARGAN, G. C. **Imagem e persuasão: ensaios sobre o barroco**. São Paulo: Companhia das Letras, 2004.
- AYALA, J. **Pensadores Aragoneses: historia de las ideas filosóficas en Aragón**. Zaragoza: Instiución "Fernando el Catolico", 2000. (Versão eletrônica em formato PDF de Acrobat www.dpz.es/ifc/libros/libros.htm)
- BEAUSSANT, P. **Verailles, Opéra**. Paris: Gallimard, 1981.
- BENNASSAR, B. **L'Inquisition Espagnole**. Paris: Hachette, 1979.
- BURKE, P. **A Fabricação do Rei**. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Ed., 1994
- BORQUE, J. M. D. **Teatro y Fiesta en el Barroco**. Sevilha: Ediciones del Serbal, 1986.
- CASTIGLIONE, B. **O Cortesão**. São Paulo: Martins Fontes, 1997.
- CAVALCANTE, B. (Org.) **Modernas tradições: percursos da cultura ocidental (séculos XV-XVII)**. Rio de Janeiro: Acess, 2002.
- ECO, U. **História da Beleza**. Rio de Janeiro: Record, 2004.
- ELIAS, N. **O Processo Civilizador, Volume II**. Rio de Janeiro: Jorge Zahar, 1993.
- _____. **A Sociedade de Corte**. Rio de Janeiro: Jorge Zahar, 2001.
- ELLIOTT, J. **Imperial Sapin**. Middlesex: Penguin Books, 1970.
- FUMAROLI, M. **Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne. 1450- 1950**. Paris: Presses Universitaire de France, 1999.
- HANSEN, J. A. **A Sátira e o Engenho**. São Paulo: Ateliê Editorial; Campinas: Editora da Unicamp, 2004.

HAUSER, A. **História Social da Arte e da Literatura**. São Paulo: Martins Fontes, 2003.

HATZFELD, H. **Estudos sobre o Barroco**. São Paulo: Perspectiva e Ed. da Universidade de São Paulo, 1988.

HAZARD, P. **La Crise de la Conscience Européenne**. Paris: Ed. Boevin, 1935.

HOLANDA, S. **Raízes do Brasil**. São Paulo: Companhia das Letras, 1995.

GRACIÁN, B. **A Arte da Prudência** São Paulo: Martins Fontes, 2001.

_____. **L'Homme Universel**. Paris: Éditions Gérard Lebovici, 1991.
(versão eletrônica disponível em:
<http://visualiseur.bnf.fr/Visualiseur?Destination=galica&O=NUMM-734>)

NOVAES, A. (Org.). **Libertinos Libertários**. São Paulo: Companhia das Letras, 1996.

MARCONDES, D. **Iniciação à história da Filosofia**. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Ed., 1998.

MARAVALL, J. A. **A cultura do Barroco**. São Paulo: EDUSP, 1997.

_____. **Antiguos y Modernos**. Madrid: Alianza, 1986.

_____. **Estado Moderno y Mentalidade Social**. Madrid: Alianza Editorial, 1986.

_____. **Estudo da Historia del Pensamiento Español**, Madrid: Ediciones Cultura Hispanica, 1984.

PINA M. C; EGIDO, A. (coords.), **Baltasar Gracián: Estados de las cuestión y nuevas perspectivas**. Ed. IFC, Gobierno de Aragón, 2001. (Versão eletrônica www.dpz.es/ifc/libros/libros.htm)

QUIÑONES J. **Conceptismo y agudeza: Max Aub en la tradición aforística**. Artigo do Congresso Internacional de centenário "Max Aub, Testigo Del Siglo XX" Valencia , abril de 2003

RIBEIRO, R. J. **A etiqueta no Antigo regime: do sangue à doce vida**. São Paulo: Ed. Brasiliense, 1983.

STAROBINSKI, J. **Le remède dans le mal**. Paris: Gallimard, 1991.

7 Apêndice

La réalité et la Montre

L'envie a d'étranges yeux: elle découvre de si loin les choses, qu'elle semble plutôt les pressentir que les apercevoir; elle voudrait ne pas autant voir qu'elle voit, néanmoins son penchant l'entraîne à voir même ce qui n'est pas. Bien qu'elle ait les yeux si perçant, ils ne sont guère sans nuages et le paradoxe est que ces nuages ne servent qu'à la rendre plus clarivante. C'est avec de tels yeux que les oiseaux regardèrent un jour le paon, les délices de Junon et la merveille de leur espèce. Ils le virent briller d'autant de rayons qu'il étale de diverses nuances: des regards ils passèrent à l'admiration et de l'admiration à une fureur jalouse. Car, c'est ainsi que l'on tombe dans la besesse de l'envie, lorsqu'on ne saurait aspirer à la noblesse de l'émulation.

La coneille, comme la plus difforme de la gent volatile, depuis qu'elle avait été honteusement plumée, fut plus irritée de la beauté du paon; elle s'en alla à tout les oiseaux, aux aigles, aux cygnes, aux éperviers, sans oublier les chouettes et les hoboux, pour les engager à une ligue commune contre l'oiseau de Junon. Elle commençait toujours sa harangue par des louanges feintes, qui servaient de préludes à une piquante satire. Le paon est beau, disait-elle, il est joli, il est mignon. Mais il n'est plus rien de tout cela parce qu'il affecte de le paraître; les plus rares qualités perdent leur prix lorsqu'on veut trop les montrer. C'est comme se louer soi-même que d'en user ainsi, et se louer soi-même, c'est mériter le mépris des autres.

Le cygne de Bilbilis ne parla pas, il chanta, et ses accents roulèrent tous sur l'orgueil qui est le vice le plus insupportable et le moins pardonné. Si l'aigle majestueux, ajoutait-il, voulait faire montre de son plumage pompeux, il est aussi sûr qu'il s'attirerait nos regards qu'il est sûr qu'il soutient ceux de l'astre du jour. Mais le phénix même, la

merveille de l'univers, appréhende cette vanité qu'il revoie au goût dépravé du vulgaire: et plus il abhorre l'ostentations, plus la véritable gloire lui reste dans sa solitude.

Le cygne chanta longtemps sur le même ton, parce que ceux qui, comme lui, se plaisent le plus à se taire, ne sauraient finir quand ils ont une fois interrompu leur silence. Le cygne donc réussit à exciter l'envie dans tous les esprits et encore plus dans les faibles que tout blesse et ulcère aisément. Car, l'envie trouve toujours à quoi s'attacher pour en fait sa proie, ou d'une manière ou d'une autre. Le mal, le bien, le faux, le vrai, le chimérique, le réel, elle saisit également tout cela; c'est-à-dire, le mauvais pour s'en réjouir et le rendre pire, le bon pour l'empoisonner et pour en nourrir son fiel. Passion bizarre qui fait de la félicité d'autrui et son aliment et son supplice tout ensemble!

Tous les oiseaux conclurent donc d'un commun accord à diminuer au paon sa beauté, si l'on ne pouvait pas la lui ôter tout à fait. Ils usèrent pour cela d'artifice, et cachèrent leur jalousie sous un crime d'orgueil dont ils convinrent qu'ils accuseraient le paon. Si nous obtenons, dit la pie, que ce bel oiseau de Junon ne développe plus le superbe étalage de ses plumes, nous faisons éclipser sa beauté. Ce qui ne paraît pas, reprit un oiseau de proie, est à peu près comme s'il n'était point.

Le savoir n'est rien, ajoutèrent quelques autres plus habiles et plus spirituels, le savoir n'est rien, si l'on ignore que nous savons. Les choses ne s'apparécissent point d'ordinaire par ce qu'elles sont, mais par ce qu'elles semblent être. Les nobles des sots passe infiniment celui des sages; les premiers ne regardent que la surface et pour les autres, bien qu'il pénètrent le fonds, l'innuon presque générale prévaut sur leurs propres lumières et les entraîne quelquefois, malgré eux, avec le torrent.

Après ces réflexions inspirées par l'envie si ingénieuse à mal faire, la République ailée envoya signifier sa plainte au paon. Le corbeau, la corneille, la pie et autres oiseaux acariâtres se chargèrent de la commission: l'aigle l'avait refusée comme indigne de la noblesse, le phénix comme opposée à sa modestie, la colombe comme contraire à la candeur. Quoi qu'il en soit, les commissaires partirent et gagnèrent en peu de temps le palais de la Richesse, où devait être l'oiseau de Junon. A leur arrivée, le premier objet qui les frappa, ce fut un perroquet de haut parage perché sur un balcon. Le perroquet leur dit, sans qu'ils se donnassent la peine de le questionner, tout ce qu'il savait, c'était aussi tout ce qu'ils voulaient savoir. Dès qu'ils eurent appris où était le paon, ils prièrent un singe,

ancien domestique du palais, de vouloir bien le annoncer; ce que le singe fit de la meilleure grâce du monde. Son annonce plut au paon qui regarda cette aventure comme une belle occasion pour lui de paraître. Il reçut la visite des oiseaux ses confrères dans une vaste cour, théâtre de sa gloire, où ils le disputait alors par le brillant de son plumage à l'éclat des rayons du soleil.

Mais, quelque beau que fût le spectacle qu'offrait le paon, il ne lui réussit pas pour cette fois. Les plus excellentes choses dépendent beaucoup des circonstances où on les place, et de ceux qui en sont témoins. Le regard de l'envie est un poison qui infecte tout: c'est le regard meurtrier du basilic. Les oiseaux, plus jaloux et plus irrités que jamais de la beauté du paon qui semblait les insulter, la lui décrièrent à lui-même avec aigreur. Sais-tu, ô le plus vain et le plus imbécile des oiseaux, sais-tu ce qui nous amène ici, de la part de Sénat volatile? C'est pour t'avertir que nous sommes tous fort scandalisés de ta fastueuse chamarrure – ainsi dit-on l'attrail bigarré de ton plumage. Quelle orgueilleuse singularité que, seul entre les oiseaux, tu déploies de la sorte tes plumes, quoique une infinité d'autres pussent le faire avec plus d'honneur! Ni le héron n'affecte de faire voltiger ses aigrettes à la faveur des zéphirs, ni l'autruche n'affecte de faire briller son panache. On t'ordonne donc resserrer ton plumage pour ne te plus singulariser. Cet ordre regarde ton propre intérêt: car, si tu avais un peu moins de brillant et plus de solide, tu aurais compris qu'en t'efforçant pour paraître beau, tu fais une grimace qui te défigure. L'ostentation est un défaut qui ne se rencontre que dans le vulgaire: elle naît d'une sottise vanité, laquelle naît à son tour d'une petitesse d'esprit, elle ne sert qu'à nous faire mépriser des gens raisonnables qui ne la peuvent souffrir. La modestie et la retenue mettent le mérite en sûreté; c'est exposer le mérite que d'en faire parade: la réalité se suffit à elle-même, sans le secours du spectacle. En un mot, tu es le symbole de la richesse; et ce n'est point être sage, c'est être imprudent, que de les découvrir.

A cette piquante moralité, l'oiseau de Junon demeura interdit. Néanmoins, après quelques moments de trouble et de rêverie, il s'écria: O louange, tu ne nous viens guère que de la part des étrangers! O mépris, tu nous viens toujours de la part de nous proches! Quoi? Tandis que la beauté simple et naturelle de mon plumage m'attire les éloges des humains, je me verrais en proie à la langue inquiète et médisante des corneilles et des pies? Pourquoi ne condamner en moi que la montre et non point la beauté? Le ciel qui

m'accorde l'une, me défend-il l'autre? La sagesse est de savoir paraître à propos. Savoir et savoir montrer ce que l'on sait, c'est, ce me semble, être doublement habile: un peu de dehors vaut quelquefois mieux que le plus solide fonds qui est caché. A quoi serviraient les merveilles de la nature si elles étaient condamnées à une éternelle obscurité? Si le soleil était toujours éclipsé par d'épaisses ténèbres? Si l'or demeurait toujours dans le sein de la terre? Si les pierres précieuses restaient toujours au fond de la mer?

Le paon eut à peine achevé de prononcer ces dernières paroles qu'il recommença d'étaler majestueusement toute la beauté de son plumage. Ce fut, pur lors, que l'envie frémit de rage et éclata hautement. Cette action du paon fut regardée par les oiseaux comme une insulte faite à leurs remontrances. Ils fondirent tous au même moment sur lui, les uns se jettant à ses yeux pour les lui crever, les autres se lançant sur son plumage pour lui arracher jusqu'à la dernière plume. Enfin, le paon ne se trouva jamais dans un plus pressant danger. Il en fut si glacé d'effroi qu'il lui en resta depuis cet enrouement de voix qui le distingue aujourd'hui des autres oiseaux. Cependant, il songea à sa sûreté et n'en vit point d'autre moyen que celui que prend, en pareil cas, le plus faible, qui est de crier de toutes ses forces, appelant le ciel et la terre à son secours. Ses ennemis criaient aussi de leur côté sur le même ton, afin qu'il ne fût point entendu. Ce fracas avertit et rassembla quantité d'oiseaux et d'autres animaux répandus dans les lieux d'alentour. Un Lion, un tigre, un ours et deux singes, domestiques du palais de la Richesse, vinrent à l'aide de leur commensal, dont ils avaient démêlé la voix parmi les autres. Aux cris des corbeaux et des pies, accoururent du milieu des champs un loup et un renard, croyant qu'il s'agissait de la déconfiture de quelque cadavre; un aigle même, qui avait peut-être manqué sa proie, vint grossir l'assemblée, lorsqu'on l'y attendait le moins.

Alors, le lion interposant son autorité pour apaiser la querelle, et déclara qu'il se ferait un plaisir de la voir terminer au contentement des parties, enjoignant, à l'une la retenue et à l'autre le silence. Il avait déjà reconnu, par quelques mots échappés à l'envie, que c'était elle qui avait tort et qui couvrait une action basse de beau prétexte de la vertu. Néanmoins, il proposa de remettre à un tiers l'examen du différend, et ce tiers fut le renard, personne sage et avisée. On accepta de part et d'autre l'arbitre, avec serment qu'on s'en tiendrait à ce qu'il aurait arrêté. Le renard employa toutes les subtilités dont il est

capable pour complaire à tout, pour flatter le lion sans offenser l'aigle, et pour rendre la justice sans se brouiller avec qui que ce soit.

C'est une question, dit l'arbitre, c'est une question agitée par les plus habiles politiques: savoir si la réalité nous importe plus que la montre. Il est certain que très souvent de grandes choses en elle-mêmes ne paraissent presque rien, et que de petites choses, au contraire, paraissent beaucoup. De ce principe, je tire cette conclusion: que très souvent la montre importe plus que la réalité. La montre est comme le supplément propre à remplir un vide, et comme l'ornement et le lustre du solide. Elle ajoute du prix à tout ce qui frappe les sens, et encore plus aux qualités de l'esprit, pourvu qu'elle soit réglée aux circonstances et aux personnes. Alors, il ne sied que bien de montrer un talent que l'on a reçu; sontemps est venu pour paraître.

Il y a des gens qui sont fort estimé avec un mérite médiocre et qui passeraient pour des prodiges s'ils en avaient un degré de plus. C'est qu'il savent parfaitement joindre la montre à la réalité; les autres, au contraire, à qui cet art manque, perdent toujours une bonne partie de leur mérite. Oui, sans doute, et il faut l'avouer, que la montre est absolument nécessaire et donne aux choses, en quelque sorte, un second être. Car je suppose un mérite réel sur quoi la montre soit fondée, sans cela elle n'est plus qu'une vaine apparence dont le vulgaire peut. Seul être la dupe et dont les gens éclairés se moquent. Par exemple, quelques-uns ont une violente passion de signaler leur savoir; et que leur arrive-t-il? C'est de mettre plus en jour leur ignorance, de la publier eux-mêmes, comme à son de trompe, et de se couvrir d'une opprobre que l'obscurité leur eût sauvé.

Au reste, rien ne doit moins être affecté que la montre, parce que rien ne ressemble davantage à la vanité. Il est assez difficile de paraître sans donner le moindre soupçon qu'on cherche à se distinguer. Que de ménagements à observer pour se faire connaître et ne blesser pas en même temps des rivaux, ou des esprits faibles! Ainsi que le corps doit s'abstenir de tout excès pour se conserver en santé, de même l'esprit doit s'abstenir de toute affectation pour se conserver en honneur; cette sorte de tempérance d'esprit nous est nécessaire aussi bien que celle du corps. Le mérite qui se répand trop est comme une tendre fleur à qui un souffle malin ne manque point de s'attacher et d'en tenir l'éclat.

Pour donner une idée avantageuse de nous, tantôt c'est assez de quelques paroles à propos, mais en apparence sans dessein, tantôt c'est assez de garder le silence d'une

certaine façon et de dissimuler avec sagesse. Ces ménagements bien placés, loin de couvrir le mérite, ee sont des marques sensibles à ceux dont il importe d’être connu; je veux dire à ceux qui ont du discernement et du goût. Certainement, il ya une grande finesse d’esprit à savoir ne montre qu’à demi ses talents; moyennant cela, l’on a toujours du fonds pour paraître quand il faut; on croît toujours dans l’estime d’autrui, parce qu’on a mis en reserve de quoi la gagner de plus en plus; enfin, on nourrit toujours avec honneur l’attente de tout le monde accoutumé à ne nous voir jamais sans quelque ressource.

Je viens maintenant à l’espèce d’aujourd’hui. Je dis, et c’est ma pensée, que ce serait faire au paon une violence inouïe que de lui laisser sa beauté, comme la justice le demande, et de lui en défendre néanmoins l’étalage, comme la reconnaissance envers la nature l’y oblige. D’ailleurs, inutilment le condamnerait-on à ne déployer jamais son plumage, ce serait comme le condamner à ne plus respirer l’air: il lui est aussi peu possible de ne paraître point que de n’ être pas paon.

Voici donc l’unique, et en même temps l’efficace moyen, à mon sens, d’accommoder toutes choses: c’est d’ordonner au paon, sur les plus graves peines, de n’étaler jamais la beauté de son plumage sans jeter les yeux, à l’instant même, sur la difformité de ses pieds. Je vous réponds que ce regard humiliant l’empêchera d’avoir de la vanité. Tout le monde applaudit aux conclusions de l’arbitre: le paon s’y soumit, et l’assemblée en se séparant dépêcha un des plus célèbres oiseaux vers le sage esope, pour le supplier d’admettre cet apologue moderne au noble des siens.¹

¹ GRACIÁN, *l’Homme Universel*, cap. XIII p. 77-83. “ A inveja tem olhos estranhos: ela descobre de tão longe as coisas que ela parece mais pressenti-las que percebe-las. Ela gostaria de não ver tanto quanto vê, entretanto a sua tendência a leva a ver o que não é. Ainda que ela tenha olhos penetrantes, eles não são totalmente sem névoas e o paradoxo é que esta névoa serve somente para torna-la ainda mais evidente. É com tais olhos que os pássaros olharam um dia o pavão, a maravilha de sua espécie. Eles viram brilhar tantos raios que apresentavam diversas nuances: de olhares eles passaram a admiração e da admiração a uma fúria ciumenta. Pois, é assim que se cai na baixeza da inveja, quando não se deve aspirar a nobreza da emulação.

O corvo como a mais disforme da espécie voadora, desde que ela foi vergonhosamente emplumada, foi a mais irritada pela beleza do pavão; ele se foi grasnando para todos os pássaros, águias, cisnes, gaviões, sem esquecer as corujas, grandes ou pequenas, para engaja-los em uma liga contra o pavão. Ele começava sempre seus sermões com elogios fingidos que serviriam como preâmbulos a uma sátira picante. O pavão é belo, dizia ele, ele é bonito e gracioso. Mas ele não é nada disso que ele faz parecer que é; as mais raras qualidades perdem o seu valor quando se quer ostentá-las em excesso. É como elogiar-se a si mesmo e elogiar a si mesmo é merecer o desprezo dos outros.

O cisne de Bilbilis não disse nada, ele cantou e as suas notas atingiram o seu orgulho que é o vício mais insuportável e menos perdoado. Se a águia majestosa, acrescentou, quiser exibir sua plumagem

pomposa, é também certo que ela atraia para ela nossos olhares, que certamente ela atrairia aqueles olhares do astro do dia. Mas a fênix, a maravilha do universo, apreende esta vaidade que ela devolve ao gosto depravado da vulgaridade, tanto mais ela despreza a ostentação tanto mais a verdadeira glória se conserva na sua solidão.

O cisne canta há muito tempo no mesmo tom, porque aqueles que, como ele, se regozijam mais em calar-se, não saberiam terminar quando eles tivessem interrompido o seu silêncio. O cisne, então, conseguiu provocar a inveja em todos os espíritos e ainda mais nos fracos, a quem tudo fere e ulcera facilmente. Pois a inveja encontra sempre uma presa, de uma maneira ou de outra, o mal, o bem, o falso, o verdadeiro, a fantasia, o real, a inveja se apodera igualmente de tudo isso, quer dizer, o mal para se regozijar e torna-lo pior, o bom para envenená-lo e nutri-lo de seu fel. Paixão bizarra que faz a felicidade de outrem seu alimento e seu suplício, tudo junto.

Todos os pássaros concluíram então, de comum acordo, diminuir a beleza do pavão, já que não podiam retirá-la por completo. Eles, para isto, utilizavam-se de um artifício escondendo o seu ciúme sob um crime de orgulho do qual eles acusariam o pavão. Se nós obtivermos, disse a gralha, que o pavão não desenvolva mais a maravilhosa abertura de suas plumas, faremos eclipsar sua beleza. O que não parece, retomou, uma ave de rapina é quase como se não existisse. O saber não é nada, acrescentaram alguns mais hábeis e mais espirituais. O saber não é nada se ignoramos o que sabemos. As coisas não são apreciadas pelo que elas são, mas pelo que elas parecem ser. O número de néscios ultrapassam o número de sábios; os primeiros olham somente a superfície e para os outros e ainda que eles não penetrem mais profundamente, a ilusão quase sempre prevalece sobre suas próprias luzes e os levam, algumas vezes, contra a corrente.

Depois destas reflexões inspiradas pela inveja, tão engenhosa, a República alada enviou sua queixa ao pavão. O corvo, a gralha e outros pássaros rancorosos se encarregaram de sua divulgação: a águia recusou-a como indigna da sua nobreza, a fênix em oposição a sua modéstia e a pomba como contrária a sua doçura. O que quer que seja, os enviados partiram e chegaram ao palácio da riqueza, onde deveria estar o pavão. À sua chegada, o primeiro objeto que encontraram foi um papagaio empoleirado sobre um balcão. O papagaio lhes disse, sem que eles precisassem perguntar, tudo o que ele sabia, que era também tudo o que ele queriam saber. Assim que eles souberam onde estava o pavão, eles pediram ao macaco, antigo empregado do palácio, para anunciá-los; o que o macaco fez de boa vontade. Seu anúncio agradou o pavão, que viu esta abertura como uma boa ocasião para aparecer. Ele recebeu a visita dos pássaros, seus camaradas, num vasto pátio, teatro de sua glória, onde o pavão exibia o brilho de sua plumagem à luz dos raios de sol.

Mas por mais bonito que fosse o espetáculo que oferecia o pavão, ele não foi bem sucedido, desta vez. As melhores coisas dependem muito das circunstâncias onde são colocadas e daqueles que a testemunham. O olhar de inveja é um veneno que infecta tudo: é o olhar assassino do lagarto venenoso. Os pássaros mais ciumentos e os mais irritados, do que nunca, com a beleza do pavão, que parecia insultá-los desprezaram-na com amargura. Sabes, oh mais vão e mais imbecil dos pássaros, sabes o que nos traz aqui? É para te avisar que estamos muito escandalizados com a sua faustosa ornamentação, assim deve se chamar o atrativo multi-colorido da tua plumagem, que pretenciosa diferença existe que somente você dentre as aves possa exibir de tal modo tuas plumas, mesmo que outros possam fazê-lo com mais honra. Nem a garça exhibe sua crista, que balançam a favor do vento, nem o avestruz se exhibe de modo a fazer brilhar as suas plumas. Nós te ordenamos, então, fechar a tua plumagem para não ser mais diferente, esta ordem é do seu próprio interesse pois: se você tivesse um pouco menos de brilho e mais solidez você teria compreendido que, esforçando-se para parecer belo você faz uma careta que te desfigura. A ostentação é um defeito que se encontra somente no vulgar, ela provém de uma vaidade imbecil, que, por sua vez, nasce de uma pequenês de espírito, ela serve somente para nos fazer desprezar as pessoas razoáveis que dela podem sofrer. A modéstia e a reserva colocam o mérito em segurança; é expor o mérito que dele se exhibe; a realidade se basta a ela mesma, sem o socorro do espetáculo. Em uma palavra, você é o símbolo das riquezas e isto não é ser sábio, é ser imprudente, de mostrá-las.

Diante desta picante moralidade, o pavão foi interditado. Entretanto, após alguns momentos de perturbação ele exclamou: Oh elogio nos vem sempre dos nossos próximos! O quê? Enquanto a beleza simples e natural da minha plumagem atrair os elogios humanos, eu me veria presa à língua inquieta e maldosa dos corvos e das galhas, porque não condenar em mim somente o exibicionismo e não a beleza. O céu que me deu uma, me proíbe da outra? A sabedoria é de saber parecer convincente. Saber e saber mostrar o que se sabe é o que me parece duplamente hábil: um pouco de fora vale mais algumas vezes do que o mais sólida essência que está escondida. Para que serviriam as maravilhas da natureza se elas

estivessem condenadas a uma eterna obscuridade? Se o sol estivesse sempre eclipsado por densas trevas? Se o ouro ficasse sempre no seio da terra? Se as pedras preciosas ficassem para sempre no fundo do mar?

O pavão tendo apenas acabado de pronunciar estas últimas palavras recomeçou a exhibir majestosamente a beleza de suas plumas. Foi então que a inveja aguçada pela raiva estourou fortemente. Esta ação do pavão foi compreendida como um insulto feito às suas reprimendas. Eles se uniram todos ao mesmo tempo sobre o pavão, uns atacando seus olhos para furá-los, outros sobre sua plumagem para arrancar até a sua última pena. Enfim, o pavão jamais se sentiu num tão grande perigo. Ele ficou tão paralisado de medo que o que lhe restou depois deste episódio, foi a voz rouca que, hoje, o distingue dos outros pássaros. Entretanto, ele pensou na sua segurança e ele não viu nenhum outro meio, além daquele que, em casos parecidos o mais fraco se utiliza, que é gritar com todas as suas forças, chamando o céu e a terra, em seu socorro. Seus inimigos gritaram também, ao seu lado, no mesmo tom para que ele não fosse ouvido; esta balburdia alertou e reuniu grande quantidade de pássaros e outros animais que se encontravam nos arredores, um leão, um tigre, um urso e dois macacos empregados do palácio da Riqueza, vieram ajudar o convidado cuja voz eles distinguiram dentre as outras. o grito dos corvos e as gralhas do meio dos campos correram um lobo e uma raposa pensando que tratava-se da disputa de algum cadáver; uma águia que talvez tivesse perdido a sua presa veio aumentar a assembléia quando não se esperava por isso.

Então o leão impôs sua autoridade para apaziguar a disputa e declarou que ele teria prazer de ver terminado a disputa a contento das partes ordenando a uma a modéstia e a outro silêncio. Ele já tinha reconhecido por algumas palavras escapadas a inveja que era ela que estava errada e que cobria uma ação vil com o belo pretexto da virtude. Entretanto, ele propôs de fazer examinar a contenta por um terceiro e este terceiro foi a raposa, pessoa sábia e prudente. Aceitou-se de uma parte e de outra o arbitro, com o juramento que se aceitaria o que ele tivesse decidido. A raposa empregou toda a flexibilidade de que era capaz para agradar a todos, para lisonjear o leão sem ofender a águia e pata fazer justiça sem se indispor com quem quer que seja.

É uma questão, disse o arbitro, é uma questão agitada pelos mais sábios políticos: saber se a realidade importa mais do que a aparência. É certo que muito freqüentemente grandes coisas em si mesmo pareçam quase nada e que pequenas coisas, ao contrário, pareçam muito. Deste principio eu tiro esta conclusão: que muito freqüentemente a aparência importa mais do que a realidade. A aparência é como o suplemento próprio para preencher um vazio e como ornamento e brilho do sólido. Ela valoriza tudo aquilo que atinge os sentidos e ainda mais as qualidades do espírito, ainda que ela seja adaptada às circunstâncias e às pessoas. Então, convém somente mostrar um talento que se recebeu, quando se apresenta o momento do mostrá-lo.

As pessoas que são muito estimadas com mérito medíocre e passariam por prodígios se eles tivessem um grau a mais. É que eles sabem perfeitamente reunir a aparência à realidade, os outros ao contrário, a quem esta arte falta, perdem sempre uma boa parte do seu mérito. Sim, provavelmente, e á preciso confessa-lo, que a aparência é absolutamente necessária e dá as coisas, de qualquer modo, um segundo ser. Pois eu suponho um mérito real sobre o qual a aparência esteja fundada, sem isto ela não é mais do que uma vã aparência, cuja vulgaridade é somente engenhosa e da qual as pessoas esclarecidas debocham. Por exemplo, alguns têm uma violenta paixão de mostrar o seu saber, e o que lhes acontece? É trazer mais luz sobre a sua ignorância, de publica-la eles mesmos, como se a alardiassem e de se cobrir de uma vergonha que a obscuridade os teriam salvo.

Além disso, nada deve ser menos afetado do que a aparência, porque nada parece mais com a vaidade. É bastante difícil de parecer sem dar perceber a menor suspeita que nós tentamos nos diferenciar. Quantos artificios se deve observar para se fazer conhecer sem ferir os rivais ou os espíritos fracos! Assim o corpo deve se abster de todo excesso para conservar-se em saúde, da mesma forma o espírito deve abster-se de toda afetação para conservar-se honrado; este tipo de equilíbrio de espírito nos é tão necessária quanto a do corpo. O mérito que se revela demais é como uma tenra flor a qual um sopro maligno atinge e empalhece o esplendor.

Para dar uma idéia vantajosa de nós tanto é preciso dizer algumas palavras a propósito, mas em aparência sem objetivo, tanto é necessário guardar o silêncio de uma certa maneira e de dissimular com sabedoria. Esses artificios bem colocados longe de esconder o mérito, são marcas sensíveis para aqueles quem importa conhecer, quero dizer, àqueles que tem discernimento e gosto. Certamente há um grande refinamento de espírito para saber mostrar somente a metade dos seus talentos; dosando isto, tem-se sempre essência para mostrar quando é necessário; cresce sempre na estima do outro, porque reservou-se com o

que ganha-la cada vez mais; enfim nutrir- se sempre com honra a espera de todo o mundo acostumado a não nos ver nunca sem alguma reserva.

Eu chego agora a espécie de hoje, eu digo e este é meu pensamento, que seria fazer ao pavão uma violência inaudita deixando- lhe sua beleza, como a justiça o pede, proibindo- lhe, entretanto, de exibi-la como seria o reconhecimento relacionado à natureza. Além disso, condenando- lhe a não mais exibir sua plumagem, seria como condena-lo a não mais respirar: seria também pouco possível não parecer ser um pavão.

Eis aqui o único e ao mesmo tempo meio eficaz, na minha opinião, de acomodar todas as coisas: é ordenar ao pavão sob as mais graves penalidades de jamais exibir a beleza da sua plumagem sem olhar no mesmo instante à deformidade dos seus pés. Eu vos respondo que este olhar humilhante o impedirá de ter vaidade. Todo mundo aplaudiu as conclusões do arbitro; o pavão se submeteu e a assembléia separando- se enviou um dos mais célebres pássaros para encontrar o sábio Esopo, para suplica-lo de acrescentar este apólogo moderno aos seus.